

# **50 ANS COLLEGE D'EUROPE**

## **Intervention de Jacques DELORS lors de la Cérémonie d'ouverture de l'Année Académique du Collège d'Europe**

Bruges, 30 septembre 1999

Monseigneur,  
Monsieur le Recteur, Excellences,  
Mesdames, Messieurs,

La célébration de ce cinquantième anniversaire sera l'occasion pour nous, de réfléchir sur le passé et le devenir du Collège d'Europe au coeur de l'aventure européenne, laquelle était et demeure le projet collectif le plus audacieux et le plus révolutionnaire offert aux générations qui se sont succédé pendant ce demi-siècle et à celles qui vont suivre.

Mais avant même d'entamer cette sorte de méditation sur l'Europe et sur la place de l'éducation, dans notre héritage comme dans notre avenir, je voudrais simplement rappeler qu'il s'est agi, au départ, d'une initiative belge et de la volonté de certains responsables de ce pays de s'inscrire dans la nouvelle aventure qui allait commencer.

Sans le Père Karel Verleye, ici présent et artisan au premier chef de ce projet, sans le gouverneur de la province de Flandre occidentale, le chevalier P. Van Outryve d'Ydevalle, sans le bourgmestre de Bruges, M. Van Hoestenberghé et d'autres animateurs locaux, le Collège d'Europe n'aurait peut-être pas vu le jour ou bien aurait été installé ailleurs, et sans doute, selon une formule différente.

En d'autres termes, la Belgique, un des six pays fondateurs de la Communauté Européenne, avait saisi sa chance et allait démontrer sa capacité à faire vivre, avec un succès croissant, une institution d'un esprit

nouveau. Rendons justice à ces visionnaires qui ont su séduire le président de la section culturelle du Mouvement Européen, Don Salvador de Madariaga, lequel caressait précisément le projet de créer une université européenne. Renouvelons, une fois de plus, notre reconnaissance envers Hendrik Brugmans qui fut le premier recteur du Collège et qui jeta les bases du programme académique dont l'esprit est toujours vivace dans le mode de travail du Collège.

Ce devoir de reconnaissance devait être rendu avant de pouvoir tracer la ligne d'inspiration qui relie le Collège à toute l'histoire de la construction européenne.

\* \*  
\*

Revenons donc au Congrès de La Haye, du 7 au 10 mai 1948, dont je persiste à penser qu'il a joué un rôle essentiel, non seulement en frappant nos esprits marqués par les douloureuses épreuves engendrées par ces atroces guerres civiles entre Européens, mais aussi en déclenchant un processus qui allait aboutir, notamment, à la création du Collège d'Europe.

En effet, dès la fin des hostilités, on assiste à un foisonnement des initiatives qui allaient déboucher sur cette rencontre de La Haye, réunissant, sous la présidence prestigieuse de Winston Churchill, plus de huit cents personnalités venues de presque tous les pays d'Europe Occidentale et des milieux politiques, industriels, syndicaux et intellectuels.

Je ne reviendrai pas sur le contenu des travaux, ni sur les oppositions classiques entre fédéralistes et unionistes. Je n'en retiendrai que le climat d'enthousiasme, le "plus jamais la guerre entre nous" et, en fin de compte, le détonateur des événements qui allaient suivre, avec leurs réussites, leurs échecs, leur longue marche - parsemée de doutes et d'espoirs renouvelés - qui nous conduit jusqu'à aujourd'hui.

Si comme chacun sait, les thèmes politiques et économiques furent largement débattus en ce Mai 1948, la culture y tint aussi une grande place, grâce notamment aux travaux de la Commission Culturelle présidée par Salvador de Madariaga et avec Denis de Rougemont comme rapporteur. Il fut proposé notamment, la création d'un centre européen de la culture, ce qui fut fait en 1950. Puis la Fondation Européenne de la Culture vit le jour à Genève en Décembre 1954, et fut transférée à Amsterdam en 1957.

C'est dans ce contexte qu'il convient de replacer notre Collège d'Europe, après que Salvador de Madariaga eut lancé l'idée d'un collège post-universitaire de formation européenne.

Ce rappel n'est pas un passage obligé de toute célébration. Il vient pour, en quelque sorte, entretenir la flamme qui brûle au coeur de tous ceux, connus ou inconnus, d'Hendrik Brugmans à notre présent recteur, Otto von der Gablentz, qui nous font partager leur idéal, j'allais dire leur passion pour l'Europe, s'efforcent de faire vivre ou revivre le meilleur de son patrimoine, au travers de cette noble mission qu'est l'éducation.

Vous trouverez peut-être un excès d'emphase dans ce lien spirituel et culturel que je vois entre la vaste construction européenne et le petit Collège d'Europe.

Et pourtant, dans ce monde où brillent les mille feux de l'instantané, où s'impose l'événement dans sa brutalité, où les grands communicants s'en saisissent pour exiger une réponse rapide et définitive, comment ne pas réclamer une pause pour la réflexion et pour le retour vers ceux qui ont illuminé leur temps de la fulgurance de leurs analyses et de leurs mises en garde.

Les grands artisans du rêve européen ont toujours cherché, dans le passé, les clés de la compréhension de l'histoire qu'ils vivaient. Ils étaient, tous à leur manière, de grands éducateurs, mais aussi des chercheurs opiniâtres de la personnalité de l'Europe. Intellectuels engagés, ils prenaient leur risque et, très souvent, éclairaient la route.

Ainsi, dans les moments de doute, comment ne pas évoquer Denis de Rougemont, en Cassandre, qui déclarait en 1948 :

"L'Europe a mauvaise mine. Il faut l'avouer. Avant même que l'on puisse détailler tous ses traits, on en reçoit une impression d'ensemble que je traduirai par ces mots : on dirait, à la voir, qu'elle a perdu la guerre".

Ne vous est-il pas arrivé de réagir de la même manière, devant tel ou tel épisode de notre histoire récente, impatients que vous étiez, légitimement d'ailleurs, de voir notre Europe raffermir son unité et affirmer son influence.

Mais Hendrik Brugmans n'est jamais loin et nous retournons souvent vers lui pour retrouver confiance en nous-mêmes. Rappelez-vous son intervention à La Haye. Il nous disait :

"L'Europe, c'est la terre des hommes continuellement en lutte avec eux-mêmes, c'est le lieu où aucune certitude n'est acceptée comme vérité, si elle n'est continuellement découverte. D'autres continents se vantent de leur efficacité, mais c'est le climat européen qui rend la vie dangereuse, aventureuse, magnifique et tragique, et par là, digne d'être vécue".

Quelle leçon pour nous tous, quelle inspiration procurée à une institution d'enseignement qui est, en même temps, un cadre et un mode de vie.

Cet effort, jamais achevé, pour aller à l'essence même de l'esprit européen, il est d'autant plus indispensable aujourd'hui, que l'Union Européenne va s'élargir et prendre lucidement le risque de la dilution. Ne vous méprenez pas sur mes propos. Réunifier l'Europe, coupée en deux par un funeste décret de l'Histoire, c'est notre devoir impérieux, le comble de notre espérance. Mais il en découle un autre impératif : faire émerger, au-delà des données politiques et économiques, la conscience de l'Europe.

Oui, nous sommes le continent du doute, du doute métaphysique, du doute de nous-mêmes. Mais quel atout pour affronter ce nouveau siècle, après que l'on nous ait successivement annoncé la mort de Dieu, l'agonie des idéologies, le triomphe de l'homme Prométhée. Soyons sur nos gardes, restons ou redevenons nous-mêmes, riches de ce que nous a légué le passé, conscients de ce que nous sommes, de ce que l'Europe a apporté au monde, sans d'ailleurs toujours en appliquer, en toute circonstance, les idées et les leçons.

Certes, le présent nous bouscule, la nouveauté séduit à l'excès, le matérialisme nous inonde, l'individualisme sans limite séduit. Mais pour ne prendre que l'exemple des cinquante dernières années et pour m'en tenir un instant au champ économique et social, je rappellerai que les pays européens ont su inventer et mettre en oeuvre un modèle placé sous le double signe de l'équilibre et de la participation. L'équilibre entre la société et l'individu, ou comme je préfère le caractériser, l'équilibre entre la communauté et la personne. Et aussi, la participation active de tous les acteurs de la vie économique et sociale à l'oeuvre collective.

Notre tâche consiste, aujourd'hui, non pas à hurler avec les loups, à surenchérir sur les modernes ou les post-modernes, mais à rechercher l'adaptation de nos principes avec les réalités mutantes de la société, de l'économie et de la technique. Car ces principes sont basés précisément sur la recherche de l'équilibre entre les individus, entre les groupes, entre les pouvoirs, par le jeu du dialogue, de la concertation et de la participation.

Voilà, en tout cas, matière à étude et à enseignement dans les domaines couverts par le Collège d'Europe. Car, bien entendu, cette quête d'une harmonie entre la société et l'individu concerne la science politique aussi bien que le droit, l'économique autant que le social.

\* \*  
\*

Telle est d'ailleurs, la préoccupation centrale de votre Recteur et de tous ceux qui, ici, contribuent à l'enseignement. Telle est la raison pour laquelle Monsieur von der Gablentz a provoqué des réflexions qui vont se développer à partir du carrefour organisé par la Cellule de Prospective de la Commission Européenne et consacré à la société de la connaissance. Il y voit un point de départ pour bien positionner le Collège d'Europe dans les premières années du XXI<sup>e</sup> siècle, au service de tous les Européens.

C'est bien de l'avenir du Collège d'Europe dont il s'agit. Chacun sait que les études européennes se développent dans les universités du monde entier, au fur et à mesure que la construction européenne s'affirme comme actrice de la vie politique mondiale, créatrice d'un système juridique, innovatrice dans l'ingénierie politique et donc objet d'étude et de recherche. Le Collège est conscient de la saine émulation qui s'établit entre institutions d'enseignement. Il doit résister à la tentation de la nostalgie et écarter tout sentiment d'être unique en son genre. Tout en étant riche de ses traditions, tout en maximisant les avantages que lui confère son style de vie, il est de son devoir de contribuer à cette nouvelle ère de l'éducation.

Rien n'est plus difficile, dans ces périodes d'intense mutation, que de distinguer entre l'immuable et le changeant. Seule, l'éducation peut éviter les deux risques opposés de l'attrait exclusif de la nouveauté et du repli sur un conservatisme entièrement tourné vers le passé. Certes éduquer, c'est avant tout transmettre aux étudiants ce que l'humanité a appris sur elle-même. Mais c'est dans le même temps, fournir les outils permettant à chacun d'affronter la nouveauté et l'aléa.

Alors que, comme au début de toute révolution technologique, certains intellectuels et experts nous annoncent un bouleversement radical, non seulement des modes de production et de contenu du travail, mais aussi des modes de vie et des systèmes politiques, le devoir de rigueur intellectuelle commande d'appréhender la mutation avec plus de précaution

et d'humilité : en d'autres termes, s'efforcer de maîtriser cette tension à vivre entre l'immuable et le changeant.

Quels sont les traits dans lesquels s'incarne aujourd'hui la nouveauté, en plus du phénomène en cours de la mondialisation ? Citons dans le désordre, la révolution post-industrielle entraînée par les nouvelles technologies de l'information qui fournissent des outils de plus en plus indispensables pour la vie économique et sociale. Mais nous ne pouvons pas oublier les conséquences multiples de la diminution séculaire du temps de travail que certains cherchent à maîtriser afin d'améliorer la convivialité sociale et l'épanouissement humain et culturel. Nous avons été mis en garde par les profonds dégâts infligés à notre environnement naturel et nous n'en sommes qu'aux balbutiements de la réponse à apporter, tant en ce qui concerne le contenu du modèle de développement que l'établissement des règles transfrontières pour que le concept de Mère Nature retrouve toute son authenticité.

Enfin, on nous alerte sur ce que l'on appelle généralement la crise du sens qui ne fait qu'illustrer les contradictions de l'homme Prométhée qui, comme le coq d'Edmond Rostand, prétendait "faire lever le soleil".

Quels défis pour les générations présentes et à venir ? Saurons-nous puiser dans notre héritage les sages leçons tirées de l'expérience humaine, grâce aux apports d'une culture considérée comme le moyen de mieux comprendre et de résoudre, autant que faire se peut, les problèmes posés à nous ? Serons-nous capables d'intégrer la nouveauté en la relativisant, en étant vigilant à l'égard des tentations éternelles qui font trop souvent basculer l'humanité dans la division et l'horreur ?

Si vous acceptez cette philosophie générale d'approche des problèmes, alors d'éducation tout au long de la vie s'impose comme le moyen qui nous est donné de revenir sur nous-mêmes, d'être à l'écoute des maîtres, pour repartir, mieux armés, sur le sentier de la vie.

Tel est le concept qui a émergé, ces dernières années, dans les réflexions sur l'éducation. Je pense, sans être exhaustif, au rapport de la Commission internationale sur l'éducation pour le XXI<sup>e</sup> siècle de l'UNESCO ou au Livre Blanc de la Commission Européenne "Enseigner et apprendre. Vers la société cognitive". Depuis, le concept d'éducation tout au long de la vie a fait fortune, mais il reste à le faire passer dans les faits, en plaçant l'éducation au cœur de la société.

Le Collège d'Europe doit et peut donner l'exemple en offrant à ses anciens étudiants, comme à d'autres adultes, la possibilité, dans le cadre même des

objectifs qu'il s'est assignés, de "revenir à l'école", d'y confronter leur expérience avec celle des autres, de retrouver tout le sel du rapport maître-élève qui doit demeurer, n'en déplaise à certains, l'élément fondamental de l'acte d'éduquer.

En intitulant son rapport "L'éducation, un trésor est caché dedans", la Commission de l'UNESCO, que j'ai eu l'honneur de présider, a voulu signifier que chaque personne avait, en elle-même, des dons et des capacités que le système éducation devait mettre à jour. Tel est d'ailleurs l'idéal, à traduire dans les faits, de l'égalité des chances.

Le message le plus repris de ce rapport a été celui relatif aux quatre piliers indissociables de l'éducation. Je les cite dans *Un désordre voulu* : apprendre à vivre ensemble, apprendre à être, apprendre à connaître, apprendre à faire. Et sans vouloir tout ramener à notre Collège, il me semble que celui-ci, par son esprit et ses méthodes, réunit toutes les conditions pour répondre à la quête de l'éducation de demain.

Apprendre à vivre ensemble, c'est d'abord vouloir connaître l'autre, surmonter cette forme primaire de l'indifférence, pire de rejet, qu'est l'ignorance pure et simple de ce qui touche à son existence, à sa richesse profonde. Ce qui devrait nous conduire à tolérer l'autre dans sa différence, celle-ci étant perçue comme une manifestation de l'extraordinaire et fertile diversité de la vie. Les pays européens vivent précisément cette expérience de mutuelle connaissance, et si cela réussit, de richesse dans les diversités acceptées.

A son échelle réduite, le Collège d'Europe contribue à cette noble tâche. Il ne s'agit pas seulement de faire fructifier ensemble, de partager l'idéal européen, mais aussi de pratiquer une altérité positive, de cultiver une attitude d'ouverture, de dialogue et de compagnonnage.

L'expérience montre que l'on ne saurait comprendre l'autre si on ne commence pas par mieux se connaître soi-même, avec nos trésors cachés que l'éducation va faire émerger, mais aussi avec nos limites et nos insuffisances, que l'on s'efforcera de corriger. C'est dès l'enseignement préscolaire que doit s'imposer cette exigence, de telle sorte que nous écartions ce risque, hélas trop fréquent, d'individus perdus dans la vie, parce qu'ignorant les capacités et les forces qui sont enfouis en eux. Et il n'est jamais trop tard pour combler ce handicap dans les cycles d'enseignement qui vont suivre, comme dans les stages de formation permanente.

En développant une partie pluridisciplinaire, fondée sur l'échange et la participation, le Collège entend participer à cet épanouissement de chaque étudiant, à une meilleure appréciation qu'il doit avoir de lui-même.

Les deux autres piliers de l'éducation ont une résonance plus familière. Pourtant, ne nous y trompons pas. Apprendre à connaître et apprendre à faire nécessitent une difficile synthèse entre l'acquisition des fondamentaux, l'ébauche d'une personnalité culturelle et l'aptitude à utiliser toutes les données de la connaissance. Chacun doit en ressortir avec l'appétit de continuer à apprendre, sans lequel l'éducation tout au long de la vie ne saurait réussir. Il doit être en mesure, dans un monde où la quantité d'informations disponibles croît à une vitesse vertigineuse, de discerner entre l'important et l'accessoire, de dominer intellectuellement les faits qu'il doit affronter. Mais aussi, et nous retrouvons là la substance même de la politique éducative, savoir résister aux modes, à la pression de l'instantané, retrouver l'usage du temps comme un paramètre essentiel de l'oeuvre à réaliser.

Pour améliorer sa performance à de telles fins, le Collège d'Europe cultive en chacun la juste compréhension des faits historiques, la rude discipline du droit, l'approche modeste, mais rigoureuse, des problèmes économiques et sociaux, la confrontation pluridisciplinaire.

Encore une fois, un anniversaire ne doit pas se transformer en cérémonie d'auto-congratulation. Mais comment résister au désir de rendre au Collège l'hommage qui lui est dû, tout en invitant ses dirigeants, son corps enseignant et ses étudiants, à saisir à pleines mains les chances que leur offre cette révolution de l'éducation tout au long de la vie.

Ainsi participerons-nous à cette promotion de l'éducation et aussi à sa défense, attaquée qu'elle est par tous ceux qui, insatisfaits de la société ou d'eux-mêmes, cherchent à en faire le bouc émissaire de nos difficultés. En agissant ainsi, ils lui demandent trop, alors que les dérives de nos sociétés ont des causes multiples. Mais, en même temps, par ignorance ou par conservatisme, ils ne lui demandent pas assez.

Nous leur opposons une utopie. Chacun, au long de sa vie, tantôt éducateur, tantôt éduqué, se charge de la transformer en projet, le projet d'une société qui apprend sur elle-même. Qui mieux que Cornelis Castoriadis l'a illustré dans ce propos extrait de son ouvrage sur "La montée de l'insignifiance" :

"La centralité de l'éducation dans une société démocratique est indiscutable. En un sens, on peut dire qu'une société démocratique est une



immense institution d'éducation et d'auto-éducation permanente de ses citoyens, et qu'elle ne pourrait vivre sans cela".

Ce sont des paroles à méditer à l'heure où tant de docteurs se penchent sur le déficit démocratique dans nos sociétés et dans l'Union Européenne. Les grands penseurs de l'éducation n'ont rien dit d'autre, depuis des milliers d'années, que de relier leurs analyses et propositions à la notion d'une citoyenneté active, à cette volonté de faire participer chacun à la réalisation d'un destin collectif.

\* \*  
\*

Ces propos nous ramènent tout naturellement à la construction européenne, à cet immense chantier qui réclame sans cesse de nouveaux ouvriers, de nouveaux militants. Après ce demi-siècle d'avancées et de reculs, de réussites et d'échecs, de nouvelles frontières nous sollicitent sans cesse.

Au-delà des événements, dont certains nous réjouissent comme la nouvelle relation qui s'établit entre le Parlement et la Commission, nous devons considérer, sans fard, ni fausse illusion, le chemin qui reste à parcourir. Et sans doute, est-il de judicieuse méthode de chercher à formuler les bonnes questions. C'est une tâche intellectuelle que l'on doit mener au travers de la recherche et du débat. C'est une tâche politique, dans la mesure où, trop souvent, nos gouvernants harcelés par le quotidien et soucieux d'éviter de nouvelles difficultés, s'attachent précisément à ne pas soulever publiquement les bonnes questions qui sont souvent des "questions qui fâchent".

C'est une autre manière de souligner l'importance du travail de mémoire, d'étude et de réflexion, que mène le Collège d'Europe.

Parmi les redoutables problèmes posés à la construction européenne, car il n'est pas question, ici, de tous les évoquer, un s'impose comme le lien naturel entre éducation et culture, diversités acceptées et recherche de l'unité. Je veux parler de l'élargissement, mais le mot n'est pas le meilleur. Evoquons plutôt la réunification de l'Europe.

Parlons-en d'autant plus que tout l'effort du Recteur et de ses collègues - que je veux saluer à nouveau - a été de réunir sous une même institution, fidèle à ses traditions, deux campus, Bruges et Natolin, tous deux ouverts

à tous les européens, sans exception et obéissant rigoureusement aux mêmes règles. Les autorités polonaises ont accepté, après bien des discussions, cette formule qui est précisément le symbole de la réunification tant désirée.

Ainsi voulons-nous, sous le sigle de ce "vouloir vivre ensemble", pilier de l'éducation, faire vivre ce laboratoire de la grande Europe, nous enrichir de nos diversités, entretenir l'espoir, surtout du côté de ceux qui ont tant attendu le moment de pouvoir enfin choisir librement leur destin.

A cette fin, il convient avant tout, de mieux nous comprendre. Les nations fondatrices de la Communauté Européenne ont déjà mené cet apprentissage de l'autre à l'occasion et après chaque élargissement. Qui contesterait d'ailleurs les difficultés de compréhension qui demeurent à l'intérieur même de l'Europe des Quinze, avec des traditions parfois très différentes en ce qui concerne en particulier, la pratique de la vie publique et la conception de la citoyenneté ?

Il nous reste à découvrir - le mot n'est pas trop fort - ces nations, ces peuples de l'Europe du Centre et de l'Est. Écoutons leurs représentants, leurs intellectuels, nous parler parfois avec une rude, mais salutaire franchise. Ainsi Milan Kundera s'adressait à nous, très peu de temps après la chute du communisme :

"Il me semble souvent - disait-il - que la culture européenne connue recèle une autre culture inconnue, celle des petites nations..... On suppose que les petits sont nécessairement les imitateurs des grands. C'est une illusion. Ils sont même très différents... L'Europe des petites nations est une autre Europe, elle a un autre regard et sa pensée forme souvent le vrai contrepoids de l'Europe des grands".

Et, dans une autre intervention, pour mieux nous faire saisir le fossé d'incompréhension qui pourrait se créer, il enfonce le clou sur la petite nation européenne qu'il caractérise comme "celle dont l'existence peut être à n'importe quel moment remise en question, qui peut disparaître et qui le sait".

Si je me suis permis d'isoler parmi d'autres, ce trait caractéristique, c'est pour mieux situer le formidable défi qui nous est lancé, à la suite des tragédies de Bosnie et du Kosovo. Sans tomber dans l'excès de raisonnement par analogie historique, je rappellerai l'état psychologique et politique de l'Europe de l'Ouest après la dernière guerre. Ils n'étaient pas nombreux ceux qui, des deux côtés, se levaient pour rechercher les voies

d'un dialogue à renouer et les moyens d'envisager un avenir de paix, sans pour autant renoncer au devoir de mémoire.

Aujourd'hui, nous faisons face à une situation identique dans l'Europe du Sud Est, aggravée précisément par cette hantise de la disparition qui agite toutes ces petites nations.

Telle est la garantie que nous devons apporter, d'une stabilité des frontières, de la coexistence entre une majorité et des minorités, là où elle est raisonnablement possible. Telle est la méthode des pères de l'Europe, fondée sur le développement des échanges de toute nature entre les pays concernés, lequel appelle, à son tour, des rencontres humaines, des concertations politiques, des coopérations économiques, des échanges culturels. Telle fut la condition de notre propre succès, en commençant par le charbon et l'acier, en ébauchant un système institutionnel sous l'emprise tant de la nécessité que de la volonté, un système institutionnel qui a fourni la matrice du modèle communautaire, pour ce qui est de la philosophie des institutions et de la stratégie des pas concrets, des engrenages vertueux.

Fort de cette réussite, l'Union Européenne doit en proposer les ingrédients à ces pays autant ravagés par la mémoire des exactions commises que par les désastres économiques. Qu'ils apprennent ou réapprennent à échanger des biens, des services, des capitaux, qu'ils deviennent ainsi conscients des possibilités de développement de leur région, qu'ils se dotent d'un minimum de cadre institutionnel leur permettant de faire fructifier leurs échanges et de surmonter leurs difficultés. Qu'à ces conditions, ils soient assurés de l'aide humaine, technique et financière de l'Union Européenne. Et qu'ils soient bien convaincus que cette amorce d'organisation régionale ne compromettra en rien leur intégration, en temps voulu, dans l'Union Européenne.

Si je me suis attardé sur cette partie de notre Europe, ce n'est pas par simple concession à une actualité exigeante, mais pour tenter de vous convaincre de la justesse de la méthode communautaire. Celle-ci est un atout considérable pour aider à résoudre les énormes problèmes que doit affronter cette région, pour surmonter peu à peu les haines, les méfiances, les tentations de rejeter l'autre. Nous y sommes parvenus à l'Ouest et les jeunes générations doivent constamment se souvenir que cette bataille pour la paix et la compréhension mutuelle n'était pas gagnée d'avance. Pourquoi ne pas espérer, ne pas tenter la même aventure dans ce monde déchiré et instable des Balkans ?

Les autres pays candidats pourront, je l'espère, comprendre que l'événement est là comme une épreuve que l'Histoire nous demande

d'affronter. Ils savent d'ailleurs que le processus est, pour eux, bien engagé, quelles que soient les difficultés inhérentes à l'indispensable modernisation de leurs systèmes juridiques comme de leur économie, quelle que soit aussi l'ampleur de l'acquis communautaire qu'ils doivent intégrer et appliquer.

Là n'est pas me semble-t-il, le point le plus stratégique pour penser la grande Europe, à trente et à trente cinq membres. La question centrale demeure toujours la même : "Pourquoi voulons-nous vivre ensemble, partager tout ou partie de notre destin". La réponse ne va pas de soi. La solution n'est pas dans une évolution routinière de l'Union, laissant à penser que tous les pays membres ou candidats sont d'accord avec ce que j'appellerai, si vous le permettez, le contrat de mariage ou encore "l'affectio societatis".

A quinze, nous avons dû concéder des phases de transition, des "opting out", des régimes particuliers. A quinze, nous sommes encore très loin d'avoir mis en oeuvre toutes les dispositions des traités existants. Je pense notamment à la politique étrangère et de sécurité commune ou encore aux affaires judiciaires et internes, c'est-à-dire la sécurité du citoyen.

Ne pensez-vous pas que le moment est venu de se poser la question, d'ouvrir le débat sur ce que pourrait être, dans la fidélité à ses valeurs et de ses traditions, la grande Europe réunie ?

Pour montrer le caractère vital d'un tel débat, je n'aurai pas recours aux thèmes couramment évoqués ou suggérés à l'échelon des quinze, qu'il s'agisse de la conception du cadre institutionnel ou des responsabilités internationales de l'Union. Je ferai référence à un grand intellectuel de l'Est, actuel Président de son pays, Vaclav Havel, dissertant sur la vocation de l'Europe :

"La mission de l'Europe n'est plus et ne sera jamais plus, ni de gouverner le monde, ni d'y répandre par la force, sa représentation du bonheur et du bien, ni de lui inculquer sa culture, ni même de lui donner des leçons. La seule mission pertinente qui puisse être la sienne au siècle prochain et d'être le mieux elle-même, c'est-à-dire ressusciter et projeter dans sa vie ses meilleures traditions spirituelles et ainsi, contribuer à créer un nouveau mode de coexistence au niveau mondial".

Telle est la provocation qui nous est faite, en tenant compte - je l'ai très souvent, souligné - que sans puissance et sans générosité, l'Europe ne fera rien de grand. Encore faudrait-il que ses gouvernants en débattent au fond, sans crainte de faire apparaître leurs désaccords, avant de trouver le

consensus. Le défi vaut également pour les intellectuels, les chercheurs, les enseignants. Il s'adresse bien entendu à notre Collège d'Europe qui doit prendre sa part de cette réflexion ingrate et pleine de risques, mais incontournable.

Depuis le début de la construction européenne, rien n'aurait été possible sans la conjugaison d'une vision, du cœur et de la compétence. Cela est vrai aussi pour notre institution. Que personne ne l'oublie, à l'heure où paraissent l'emporter l'obsession du court terme, le calcul au trébuchet de ses intérêts et l'attrait pour un pragmatisme sans horizon.

L'éducation a précisément pour vocation de nous permettre de bénéficier de l'héritage des siècles passés, tout en nous poussant à inventer l'avenir. Le futur de l'Europe est certes engagé, mais il reste à le façonner, dans la fidélité à ce que le passé nous a légué de meilleur. Puisse le Collège d'Europe continuer à y apporter sa pierre.